







## DU MÊME AUTEUR

Gens du mellah

Harone, 2019

Brehmo, Hayim et Smouyal, 2023

Raḥel Bahloul, 2023

Abraham un héros de notre temps, 2021

En collaboration avec Paul Ohana

Raḥel Bahloul



Marcus Elhadad

# Gens du Mellah

Raḥel Bahloul

Les termes empruntés de l'hébreu, l'arabe  
et le judéo-arabe sont imprimés en *italique* et sont  
expliqués dans le glossaire en fin d'ouvrage.

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : **979-10-424-0220-4**

© Marcus Elhadad 2023

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.



## Préface

Les gens du mellah, Raḥel, Brehmo, Smouyal et Ḥayim mes héros, sont, on l'aura compris, des personnages fictifs conçus à partir de mes souvenirs ; pour autant, leur vie, à travers ce que j'en raconte, est, je le souhaite du moins, représentative de la vie du mellah de Meknès du tout début du 20<sup>ème</sup> siècle. Cette période est importante dans l'histoire du judaïsme du Maroc. En effet la conquête militaire du Maroc par la France qui y est restée pleinement installée comme puissance coloniale de 1912 à 1956, a totalement bouleversé la vie des Marocains en général et des juifs en particulier. Ces derniers qui vivaient, depuis des siècles, séparés des arabes, en communautés quasiment closes et autonomes, dans des mellahs entourés de murailles, ont basculé dans le monde moderne ; ils se sont vus, en moins d'un demi-siècle, projetés dans une civilisation étrangère, pleine de risques pour leurs traditions religieuses, la civilisation occidentale.

C'est en tout premier lieu, grâce à la scolarisation massive impulsée par l'Alliance Israélite Universelle que les juifs ont accédé aux modes de vie de l'Occident. Les jeunes juifs marocains nés sous le régime français ont subitement eu accès à la littérature française, ils ont lu la presse française, ils ont vibré à l'histoire de France et à sa géographie. Les programmes scolaires que l'AIU a imposé au Maroc étaient, en effet strictement calqués sur ceux de la 3<sup>ème</sup> République si bien que les juifs marocains ont ressassé à l'envi nos ancêtres les Gaulois, les

grands fleuves de France, ils ont appris aussi les paysages de France, les quatre saisons de France et les feuilles mortes de l'automne, eux qui vivaient dans un mellah ou pas un arbre ne poussait ; grâce au livre de lecture Souché ils ont appris les vendanges et ils ont pénétré dans l'intimité des familles paysannes avec la veillée devant l'âtre. Ils ont ignoré en revanche la langue arabe, la géographie et l'histoire de leur pays de naissance.

Du moins l'AIU, organisme juif déclaré, aura-t-elle peut-être initié les enfants juifs à l'histoire et la culture du peuple juif ? En réalité, depuis son installation à Meknès en 1912 jusqu'aux années d'après-guerre, les années 50, l'AIU ignora superbement de prévoir quelque enseignement hébraïque que ce soit, à destination de ses élèves juifs. Une concession semble cependant avoir été faite aux Rabbins de Meknès ! Une heure d'hébreu par jour fut assurée dans toutes les classes ; pendant plusieurs années de suite on confia cet enseignement à un rabbin, maître expert en *Torah* et unanimement respecté dans la Communauté. On le laissa enseigner, librement, lui assurait-on, mais sans lui donner la moindre directive sur l'organisation d'une école moderne et ses codes, et comme il fallait s'y attendre, ses méthodes, opposées à celles des maîtres de l'enseignement général passèrent pour archaïques, aux yeux des maîtres comme aux yeux des élèves eux-mêmes et l'enseignement hébraïque fut aussitôt déconsidéré sinon méprisé et pour longtemps.

La francisation des juifs marocains ainsi menée tambour battant, eut un effet singulier ; à aucun moment de leur histoire, les jeunes ne se pensèrent comme marocains, ils en oublièrent même qu'ils étaient nés dans un

pays musulman et qu'ils vivaient sous un régime juridique qui, en théorie du moins, les régissait, la *dhimma*.

Selon la tradition, dès le 7ème siècle, pratiquement dès l'origine de l'Islam, la *dhimma* a été instaurée, sur tous les territoires conquis par l'islam, par le Khalife Omar successeur de Moḥammed. Dès lors, juifs et chrétiens qui vivaient en terre d'islam furent fortement incités, parfois contraints, de se convertir à l'islam, seule religion, aux yeux de ses fondateurs, détentrice de la Vérité, à l'exclusion de toutes les autres. Les juifs et les chrétiens, *ahlou elkitab*, *les gens du Livre*, à peine tolérés en terre d'islam, sont théoriquement sous la protection du souverain, certes autorisés à pratiquer leur religion mais avec de nombreuses restrictions ; soumis à un impôt annuel, la capitation, la *djizia*, ils sont, pour tout dire, soumis à un régime qui les contraint à vivre en communautés séparées, une minorité au statut juridique d'infériorité, un statut infamant. Le Coran évoque ainsi la *dhimma* :

« *Combattez (...) également ceux parmi les gens du Livre qui ne professent pas la religion de la Vérité, à moins qu'ils ne versent la capitation directement et en toute humilité* ».

Durant plus de mille ans, les juifs du Maroc ont théoriquement du moins, vécu sous ce régime, soumis aux aléas politiques des diverses dynasties qui se sont succédé dans le pays et aux interprétations plus ou moins rigoristes que chaque dynastie faisait de la *dhimma*.

Dans ce contexte même, musulmans et juifs ont pu entretenir des relations commerciales plus ou moins cordiales. Aléas climatiques, sécheresse et inondations, famines et épidémies ont frappé indistinctement

musulmans comme juifs. À chaque interrègne les juifs comme les arabes ont subi les risques de l'instabilité politique, les troubles et les guerres fratricides. Mais les juifs ont souvent eu, de plus, à subir l'explosion de la haine de foules déchaînées. Dans leur immense majorité les musulmans étaient en effet convaincus de l'infériorité du juif affirmée comme une vérité ontologique. Si bien qu'au moindre prétexte le mépris et la haine dans lesquels on tenait les juifs refaisaient surface. Plus d'une fois, au cours des siècles, la situation des juifs empira au point d'être insupportable, quand le souverain lui-même transgressait l'obligation juridique de protéger ses juifs, les foules s'autorisaient, ou trouvaient même légitime de déferler sur les mellahs pour piller, tuer et exercer impunément toutes violences. Les juifs, loin d'être protégés, étaient alors livrés, pieds et poings liés à la haine, persécutés, rançonnés ou massacrés.

Soumis à l'islam, marqués comme citoyens de seconde zone, les juifs du Maroc n'en vécurent pas moins des périodes de paix au cours desquelles ils purent développer et entretenir une vie religieuse riche et foisonnante.

Les rabbins ont, en ce domaine, joué le rôle principal ; les rabbins ont, de tout temps, assuré l'enseignement, les activités cultuelles et le maintien des synagogues, la surveillance stricte de la halakha dans ses moindres détails ; l'institution fondamentale de la Communauté fut le *Beit Din*, tribunal rabbinique de trois *dayanim* qui assuraient avec un zèle et une honnêteté scrupuleuse mariages et divorces, successions et autres litiges communautaires. De telles institutions furent sans aucun doute le rempart

qui protégea les juifs contre le fanatisme et la barbarie, en un mot, contre la disparition.

Le regroupement des juifs dans des mellahs, pris à l'origine comme une mesure vexatoire fut, paradoxalement, une barrière et une protection. La vie au mellah vit l'éclosion de synagogues, des espaces communautaires, des lieux où les hommes priaient, apprenaient, des lieux où ils célébraient leurs fêtes et où ils se réunissaient en cas de menace. La synagogue, *essla*, joua un rôle essentiel dans l'histoire des juifs. Dans mon souvenir, personne ne pouvait ni ne voulait d'ailleurs y échapper, tous fréquentaient les nombreuses synagogues du mellah de Meknès, ils y étaient attachés par famille ; *Slat Rbbi Sema'ya*, *Slat El Hakham*, *Slat Rbbi Daoud*, *Slat Rbbi Barokh* ou *Slat Rbbi Yssoua'*, des synagogues portant le nom du rabbin-dirigeant ou *Slat Mrejen* ou *Essla Ezdida*, la nouvelle synagogue.

Si les jeunes ou les sceptiques venaient à m'interroger aujourd'hui : Quoi, les juifs du mellah étaient-ils tous pratiquants, religieux ? J'avancerais une explication : la synagogue était certes et avant tout le lieu des prières, mais à défaut de café ou de toute autre salle de réunion, espaces impensables au mellah, à cette époque, la synagogue se révèle aujourd'hui avoir été le seul lieu public de notre mellah, le seul lieu où les hommes, après leur travail, pouvaient évidemment accomplir le commandement de la prière mais aussi se rencontrer, se reconnaître et échanger ; la synagogue, le seul lieu où l'on pouvait débattre, mais hors de la présence des femmes.

La religion, les rites, s'imposaient comme une évidence indiscutable et je n'oublie pas d'ajouter, pour les jeunes qui n'ont pas connu le mellah, une évidence pour

les hommes seulement, à l'exclusion des femmes. Il était évident, pour tous, que les femmes n'avaient le droit de participer d'aucune manière au rituel des prières et encore moins à l'étude de la *Torah*. On concédait aux femmes une participation, semblable à celle qu'on aurait concédée à des enfants, se rendre à la synagogue à *Chabat*, non pour prier mais pour accomplir le seul devoir religieux qu'on lui concédait, voir le *Sefer Torah*, « *elmra zat tra essifer* ». J'ai souvenir d'avoir entendu, à la sortie des rouleaux de *Torah* le jour de *Simhat Torah*, les femmes pousser des youyous qui ponctuaient les chants des hommes. Nombreuses étaient certainement les femmes qui avaient mémorisé des refrains, des versets entiers ou même des *piyoutim*, mais il était hors de question que quelque effrontée parmi elles osât joindre sa voix, même en sourdine au chœur des hommes ; seul, le droit de clamer des youyous leur était accordé, comme si on leur signifiait ainsi qu'en public, les femmes, bien séparées des hommes, pouvaient assister à toute cérémonie, mais qu'en public, elles n'avaient pas droit à la parole ; les femmes se rattrapaient en poussant des youyous sonores, face aux hommes et publiquement, comme pour admettre leur sujétion. Tous les hommes étaient convaincus par ailleurs que cet interdit de parole en public était une règle religieuse, donc légitime.

Je me souviens qu'après la guerre, dans les années cinquante, une jeune fille, fille de rabbin, apprit de son père à faire ses prières quotidiennes. Elle n'osa évidemment pas faire étalage de son savoir dans une synagogue mais le bruit se répandit et se fit insistant et « le mellah entier » comme on disait de mon temps, finit par savoir qu'au mellah, une femme priait. Comme un homme ?

interrogeaient les sceptiques. La surprise, la réprobation mais peut-être aussi, chez quelques rares juifs inquiets, la prise de conscience que le monde changeait. Pourtant bien plus tôt encore, avant même la seconde guerre mondiale, ce sont des femmes, des Tolédano, des Hassine des Amar et d'autres qui ont pris une initiative d'ampleur puisqu'elles se sont constituées en comité, elles ont lutté pied à pied pour que l'on construise au Nouveau Mellah, une école pour l'étude de la *Torah*, ainsi fut édifiée *Em Habanim* établissement qui scolarisa longtemps des centaines d'enfants. Comme on le voit la parole des femmes triomphait parfois mais elle restait cependant cloîtrée dans l'intimité ; elle se faisait entendre et s'imposait dans la seule sphère familiale.

L'exclusion des femmes de la sphère publique qui restait une norme était entendue comme une évidence, elle s'imposait aux hommes comme aux femmes elles-mêmes, d'ailleurs. En réalité, la tâche dévolue aux femmes était d'importance, tenir la maison, élever, habiller et nourrir une nombreuse progéniture ; il était évident pour tous que cette mission ne nécessitait pas de savoir lire, elle ne laissait pas davantage le temps de fréquenter la synagogue.

Ainsi les femmes observaient-elles les lois de la *cachérou*, les lois du *Chabat* ou les lois si minutieuses de *Pessah* et prodiguaient-elles les rudiments de la religion aux tout jeunes enfants : lever du matin et rituel y afférant, repas et bénédictions, incitations à lire et à fréquenter la synagogue ; il n'était pas rare d'entendre la maman excédée le matin, interpeler l'enfant récalcitrant : « Comment pourrais-tu manger avant de faire tes